

# Le travail analytique<sup>1</sup>

**Jean Imbeault**

Invitant le lecteur à se représenter le travail analytique de façon polydimensionnelle, l'auteur élabore celui-ci comme une superposition dynamique de trois plans : le « deviner-construire » se tramant entre l'analyste et son patient; le va-et-vient, l'alternance et l'interaction moi/ça; l'alliance, d'une part, de moi « altérés » (infantiles) et, de l'autre, de moi-« normaux-fictifs ». A partir d'une réflexion du peintre et sculpteur Giacometti, il déploie ce dernier plan en y faisant ressortir l'importance de la perception et, en particulier, de la perception « sans savoir » dans le processus analytique.

*Mouvements*<sup>2</sup> se proposait de décrire les vecteurs de l'expérience qu'est une psychanalyse, c'est-à-dire de ce qui se déroule dans l'écart que le dispositif analytique ravive entre un moi fluide et un moi solide. Des impressions et esquisses qui suivent, on pourra voir sa postface même si, depuis un autre angle, il apparaîtra qu'elles venaient avant.

Jean Imbeault, *Mouvements*, Paris, Gallimard,  
Coll. Connaissance de l'inconscient, Série : Tracé, 1997.

Pendant la première moitié de 1937 Freud écrit *Analyse avec fin et analyse sans fin*, puis au cours des dernières semaines de la même année, *Constructions dans l'analyse*. Les deux essais ne disent pas la même chose; ils ont chacun leur visée et leur contenu propres. Pourtant, sur un point qui est peut-être le plus important parce qu'il inspire et supporte tous les autres développements qu'ils proposent, ils ne sont pas séparables. Ou plutôt, en ce point qu'ils partagent, ils sont comme le *sumbolon* des Grecs : ils ne peuvent être lus l'un sans l'autre. Chacun compte en effet quelques paragraphes, différents mais complémentaires et qui, une fois réunis, font apparaître une figuration de ce que Freud appelait *die analytische Arbeit*, le travail analytique. Ramenée à ses traits les plus essentiels, cette figuration pourrait se condenser dans les passages suivants :

A) « Le travail analytique se compose de deux parties entièrement distinctes, s'exécute en deux lieux scéniques séparés, se déroule au niveau de deux personnes dont chacune est chargée d'une tâche différente. [...] L'analysé doit être amené à se remémorer quelque chose qu'il a vécu et refoulé. [...] De tout cela, l'analyste n'a rien vécu ni rien refoulé; sa tâche ne peut être de se remémorer quelque chose. Quelle est donc sa tâche? Il faut que d'après les indices échappés à l'oubli, il devine ou plus exactement, il *construise* ce qui a été oublié. [...] La raison pour laquelle on entend si peu parler de « constructions » dans les exposés de technique analytique, c'est qu'au lieu de cela on parle d' « interprétations ». Mais à mon avis, le terme de construction est de beaucoup le plus approprié. [...] L'analyste achève un fragment de construction et le communique à l'analysé pour qu'il agisse sur lui; à l'aide du nouveau matériel qui afflue, il construit un autre fragment, qu'il utilise de la même façon, et ainsi de suite jusqu'à la fin.

B) « La situation analytique consiste, comme on sait, en ce que nous nous allions au moi de la personne-objet pour soumettre les parties non maîtrisées de son ça, donc pour les intégrer dans la synthèse du moi. [...] Notre effort thérapeutique oscille constamment pendant le traitement entre un petit fragment d'analyse du ça, et un petit fragment d'analyse du moi. Dans l'un des cas, nous voulons rendre conscient quelque chose du ça, dans l'autre corriger quelque chose dans le moi. [...] Car le moi continue à se défendre contre des dangers qui n'existent plus dans la réalité, il se trouve même poussé à aller chercher ces situations de la réalité qui peuvent plus ou moins remplacer le danger d'origine, afin de pouvoir justifier à leur contact son attachement aux modes de réaction habituels. [...] L'analysé répète ces modes de réaction pendant le travail analytique. [...]

C) « L'action des défenses dans le moi, nous pouvons bien la qualifier de « modification du moi », si nous entendons par là l'écart par rapport à un moi-normal fictif, lequel garantit au travail analytique l'inébranlable fidélité d'un allié. »

Ces phrases n'énoncent en elles-mêmes aucune théorie. Leur visée est descriptive. Elles tendent à représenter l'*Erlebnis*, c'est-à-dire l'expérience, la chose vécue qu'est le travail analytique.

Toutefois, dès la première lecture, il apparaît que cette représentation n'est pas tracée - ou projetée - sur une seule et même surface, sur un seul et même niveau. Personne et moi, refoulé et ça ne sont ici ni des synonymes, ni des notions qui se conçoivent depuis un seul et même point de vue. Comme mots et comme concepts, comme façons de dire et de comprendre une certaine part de la réalité de l'analyse, ils se reportent à ce que nous pourrions appeler des *plans* différents.

La description que Freud donne ici du déroulement du travail analytique, de sa dynamique, se dispose en même temps sur plusieurs plans de représentation. L'infographie pourrait rendre visible cette « animation » freudienne : les composantes de ce travail en train de se faire seraient ainsi projetées simultanément, sous différents angles, sur différents plans; plans distincts, irréductibles l'un à l'autre, mais en interaction constante, et se prolongeant l'un dans l'autre.

### **Entre l'analyste et son patient, un construire-deviner.**

Plan A : on peut l'identifier à la polarité qui lui donne sa consistance. Une polarité tombant, pour ainsi dire, immédiatement sous le sens : un patient, un médecin; un analysé, un analyste. Un seul travail « se déroulant entre deux personnes, chacune étant chargée d'une tâche différente ». (Pour éviter tout malentendu, je signale que la plus récente des traductions françaises dont nous disposons fait plutôt appel à une métaphore théâtrale pour désigner ce plan : « deux personnages dont chacun est chargé d'un rôle différent ». Je préfère pour ma part la formulation qu'a proposée François Gantheret dans son livre *Moi, Monde, Mots*, formulation du reste assez proche de celle qu'on trouve dans la *Standard Edition*. Mais il faut surtout retenir que le sens général de la description du travail analytique dans les deux essais de 1937 demeure absolument le même, quelle que soit la version ici retenue.)

D'autre part : dans cette phrase à laquelle nous nous rapportons maintenant, Freud ne manque pas d'ajouter que le travail analytique *aus zwei Stücken besteht*, se compose de deux parties, *dass sie sich auf zwei Schauplätzen vollzieht*, qu'il s'exécute en deux lieux scéniques, sur deux scènes. Ce sont là ce qu'on pourrait nommer, au sens premier du terme, des issues. L'écriture descriptive

de Freud possède cette inimitable propriété : elle ménage sans cesse des issues, elle garde toujours ouvert le passage d'un plan à tous les autres plans.

La tâche de l'analyste : « deviner ». Deviner? Oui, deviner, *erraten*. Chaque fois que Freud s'efforce de figurer, de représenter sous une forme perceptible l'activité de l'analyste, dans l'ensemble de ses écrits, du début à la fin, des *Études sur l'hystérie* à *L'abrégé de psychanalyse*, c'est *erraten* qu'il emploie. Et non pas *deuten*, interpréter, ni *Deutung*, interprétation, qui sont, comme il le souligne, « beaucoup moins appropriés ». *Deuten* et *Deutung*, dans son vocabulaire, sont certes voisins - et peut-être inséparables - d'*erraten*, mais ils font tout de même porter l'accent sur une nuance, sur quelque chose d'un peu différent; ils évoquent d'abord la mise au jour ou encore, la « transcription d'un mode d'expression à un autre », qui se trouvent mille fois illustrées dans l'immense fresque de *L'interprétation des rêves*. Mais ils n'expriment pas assez, au goût de Freud, la tâche de l'analyste dans le travail analytique. L'*index* général de la *Standard Edition* ne relève, en dehors de la rubrique spécifiquement consacrée à *L'interprétation des rêves*, que cinq passages où le mot *Deutung* apparaît dans les écrits techniques (pour être tout à fait exact, il faudrait sans doute en ajouter quelques-uns que Strachey semble avoir oubliés).

Mais ce deviner, comment conviendrait-il ici de l'entendre, ou de le définir?

Il ne s'agit pas tant de définir que de décrire, de dégager un certain nombre de traits.

D'abord, *erraten* n'a pas toujours chez Freud une portée absolument identique. Ce n'est pas la même chose de « deviner les transferts » de Dora que de « deviner l'oublié » de l'Homme aux loups.

Ensuite, on peut au moins établir ce que ce deviner ne signifie pas. Deviner, en analyse, ce n'est pas prophétiser comme le fait un devin. Mais ce n'est pas non plus démontrer; ce n'est pas donner (ou se donner) une preuve, par une quelconque démonstration.

Dans les faits, Freud associe souvent *erraten* à *vermuten*, supposer. Il apparente ainsi le « deviner » à une approche par conjectures, par hypothèses non démontrées. Ou encore: à une perception de ce qui n'est pas d'emblée discernable, comme lorsqu'on dit, par exemple, qu'on devine un obstacle dans le brouillard.

La tâche de l'analyste : « *erraten*, deviner ou, plus exactement, *konstruieren*, construire ».

Construire, pour l'essentiel, ne diffère pas de deviner. C'est seulement un mot plus exact pour décrire la tâche de l'analyste dans le travail analytique. *Konstruieren* équivaut, comme l'indique une précision supplémentaire de Freud, à *herstellen*, c'est-à-dire : faire, fabriquer, produire, confectionner, restituer.

Supposons que nous retenions « produire » le temps de ce paragraphe, même si « restituer », que propose la traduction française à laquelle je me reporte, est sans doute préférable eu égard au contexte. Construire en analyse, ce serait produire quelque chose.

Ce serait produire quelque chose à partir de ce que Freud compare à un *Rohstoff*, une matière première. En quoi consiste cette matière première? En des savoirs préexistants? En diverses traditions de déchiffrement et d'interprétation associées à telle ou telle école psychanalytique, européenne, américaine, kleinienne, lacanienne, kohutienne? ... Il est vrai que les analystes ne sont jamais « vierges ». Tous sont d'emblée marqués par des influences et des théories multiples, souvent peu conciliables les unes avec les autres. Le Freud de 1937 le sait déjà mieux que

quiconque. Il a du reste affirmé, bien avant cette date, que cela n'a pas un rôle déterminant dans une analyse.

La matière première de la construction n'est pas une théorie ni une grille; elle n'a rien de commun avec les savoirs qui influencent l'analyste. C'est, beaucoup plus fondamentalement, ce que le déroulement de l'analyse « met immédiatement à la disposition de l'analyste ». Freud en donne trois exemples : fragments de souvenirs, idées incidentes, répétitions d'affects; tous « indices du refoulé ». Voilà le matériau à partir duquel est produite la construction analytique.

Il faudrait ajouter ici cette observation très importante, que Gribinski signale dans son livre *Le trouble de la réalité* : « La langue française, écrit-il, entraîne le mot de construction vers l'architecture. Nous confondons construire et bâtir. Mais en allemand (plus qu'en français) le mot *Konstruktion*, qui s'applique à toute espèce d'arrangement, est technique, mathématique ou grammatical : technique, au sens de l'*Entwurf*, de l'esquisse (*l'Esquisse d'une psychologie scientifique* est exactement cela, une construction, un projet que l'on dresse); mathématique lorsqu'on construit une équation ou qu'on évalue ses racines en en construisant la figure; et il est syntaxique, comme dans la construction grammaticale, ou la construction logique. »

Construire, en psychanalyse, même et déjà à son stade le plus rudimentaire, c'est produire une esquisse, une courbe, une phrase à partir du matériau directement présenté par le dispositif analytique.

Le démon de l'analogie pousse Freud à comparer le travail de construction tel qu'il s'exécute en analyse à celui de l'archéologue. Pauvre Freud! Il ne pouvait pas prévoir que la majorité de ses lecteurs ne dépasserait jamais la première phrase de ce paragraphe. Il ne pouvait pas prévenir les déformations, les malentendus et les contresens qui allaient s'ensuivre.

Le psychanalyste, un archéologue? Soyons sérieux. Il existe une ressemblance à certains égards, c'est vrai. Mais le rapprochement que permet cette ressemblance sert avant tout à souligner les *différences* entre les deux activités.

Première différence : l'archéologue travaille sur du mort, le psychanalyste sur du vivant. Mais vivant, dans ce passage, ne désigne nullement la personne, l'« être-humain-vivant ». Freud l'énonce en termes très explicites : vivant s'applique ici à ce qu'il dénomme le « refoulé ». Tout comme le champ de l'archéologue, le refoulé peut se comparer à une mémoire, non directement accessible, et qu'il faut en quelque sorte reconstituer. Mais à l'inverse du matériau inerte de l'archéologue, le refoulé est une mémoire vive. Cette idée freudienne est absolument moderne. Aujourd'hui encore, c'est l'un des pivots du livre que Dominique Scarfone vient de faire paraître, *Oublier Freud?*, où l'on trouve, entre autres choses, une profonde réflexion sur les relations qui maintenant se font jour entre les conceptions de la mémoire proposées par la science contemporaine, et les faits décrits et théorisés par la psychanalyse sous la rubrique du refoulé. Le refoulé, dont les indices et les effets sont sensibles, est un faux oubli, un oubli vif qui ne cesse de faire pression vers le retour, vers l'actualisation.

Seconde différence, qui découle de la première : pour l'archéologue, la construction est le but et la fin de son effort tandis que pour l'analyste, « elle n'est qu'un travail préliminaire ».

Préliminaire n'est toutefois pas un terme juste.

Préliminaire exprime d'abord un « sous-entendu »; il sous-entend qu'il ne suffit pas, pour achever le travail analytique, de traduire en mots ce qui a été deviné : « Nous comprenons que la

connexion avec des représentations de mots ne coïncide pas avec le devenir-conscient, mais en procure seulement la possibilité. »

Préliminaire, par ailleurs, ne signifie pas que la construction ne soit qu'une étape initiale de l'analyse, une étape qu'il faudrait compléter avant d'entreprendre autre chose : « Travail préliminaire, mais non en ce sens qu'il doive être terminé entièrement avant qu'on ne passe à la démarche suivante, comme dans la construction d'une maison où il faut d'abord ériger tous les murs et toutes les fenêtres avant de commencer la décoration intérieure des pièces. »

L'analyste ne peut rien faire d'autre que deviner-construire, et communiquer ce qu'il a deviné. Et il ne cesse pas de le faire du début à la fin de l'analyse. Mais il ne construit pas, pour autant, de maison. L'analyste ne construit pas une maison conceptuelle, une maison de représentations où l'analysé trouverait désormais à se loger, à l'abri du refoulé.

Au contraire, deviner-construire veut dire produire des esquisses, des propositions, toujours fragmentaires. Et aussi : deviner-construire veut dire travailler en résonance perpétuelle avec ce qu'il y a de vivant dans le refoulé.

Ce qu'il y a de vivant dans le refoulé, c'est ce que Freud appelle aussi, dans la troisième partie de *Constructions...*, « la poussée vers le haut » du refoulé. L'expression est vieille comme *L'interprétation des rêves*. Elle ne désigne rien d'extraordinaire, rien d'insolite, rien qui ne soit déjà bien familier au psychanalyste; elle est au principe de la compréhension psychanalytique de la *Traumbildung*, de la formation du rêve.

Cette poussée vers le haut nous est présentée sous deux angles.

D'un côté, elle est définie comme la propension de ce qui est refoulé à revenir vers et dans ce qui est conscient. Propension qui se ravive sous des conditions diverses, comme dans le sommeil par exemple, ou dans ce que nous connaissons sous le nom de transfert.

De l'autre, elle est à la fois induite et décrite à même ce qui s'oppose sans cesse à sa manifestation directe. Ce qui s'y oppose est ce qui nous rend la poussée sensible; sans cette opposition, nous n'aurions nulle connaissance de cette poussée du refoulé vers le conscient : voilà le fait que Freud appelle, dès ses premiers écrits, la résistance.

L'expérience montre en effet que le refoulé ne revient jamais « en personne » dans le conscient. La résistance ne laisse entrer, dans le conscient, que des *Ersatz*, des substituts du refoulé. Ces substituts sont en quelque sorte les *impressions* - c'est-à-dire, au sens premier du terme, les « empreintes » - du refoulé dans la vie psychique consciente.

Comment sont « choisis » ces substituts? quelle relation entretiennent-ils avec le refoulé? La réponse que Freud donne à ces questions fonde, pour l'essentiel, sa conception d'un *travail* du rêve. Il soutient qu'« une relation logique, et une seule, est favorisée par le mécanisme de la formation du rêve » : une relation qu'il dénomme, avec des guillemets, le « *Gleichwie* », le « de même que ». L'*Ähnlichkeit*, la ressemblance, la *Berührung*, le contact, en sont des exemples. Le rêve, insiste Freud, est entièrement formé, entièrement orchestré sous l'égide des « de même que »; le rêve manifeste est une mosaïque d'*ersatz* reliés au refoulé sur le mode de l'*Ähnlichkeit* ou de la *Berührung*. Les « de même que » sont *die erste Stützpunkte*, les premiers points d'appui, les premiers pivots du travail du rêve.

Déjà dans *Le petit Hans*, en 1909, puis dans la suite d'écrits techniques qui paraissent jusqu'en 1915, les « de même que » - la ressemblance, en particulier - tiennent le premier rôle dans les descriptions que Freud propose alors du travail analytique. Parmi une bonne dizaine de passages qui pourraient être relevés, je retiens celui-ci, tiré de *Perspectives d'avenir de la thérapie analytique* : « Le traitement comporte deux parties : le médecin devine et communique au patient ce qu'il a deviné; le patient retravaille ce que lui a dit le médecin. Nous donnons au patient *die bewusste Erwartungsvorstellung*, la représentation d'attente consciente, *nach deren Ähnlichkeit*, d'après la ressemblance de laquelle, *bei sich auffindet*, il trouve chez lui, *die verdrängte unbewusste*, la [représentation] refoulée, inconsciente. »

Dans *Constructions...*, en 1937, on constate que la chose vécue de l'analyse a conduit Freud à renoncer à l'*auffinden*, au trouver. On note aussi que ce n'est plus exactement le patient qui est le sujet du *verarbeiten*, du retravail effectué en réponse à la communication de l'analyste : « Les deux sortes de travail se poursuivent parallèlement. [...] L'analyste achève un fragment de construction et le communique à l'analysé pour qu'il *wirke*, agisse sur lui. [...] La « poussée vers le haut » du refoulé, activée par la communication de la construction, cherche à amener [ le refoulé ] à la conscience. Mais la résistance réussit, non pas à arrêter ce mouvement, mais à le déplacer sur des objets voisins d'importance secondaire. *Aus dem neu zuströmenden Material*, d'après ce nouveau matériel qui afflue, (et qui, doit-on ajouter pour rester fidèle au contexte, vient authentifier, confirmer la validité analytique de ce qui a été communiqué), l'analyste construit un autre fragment, qu'il utilise de la même façon, et ainsi de suite... »

Un travail analytique : deux sortes de travail.

D'une part : deviner-construire et communiquer une esquisse pour un *wirken*, un agir, une action sur le refoulé.

D'autre part et en retour, depuis le refoulé, un *zuströmen*, un affluer ou un afflux de matériel, afflux qui s'offre de nouveau au deviner et, pour ainsi dire, « fait impression » sur lui, à même diverses formes de *Gleichwie*, dans une parenté étroite avec le travail du rêve.

Et ainsi de suite.

Pas de début, ni de fin identifiables. Dans le déroulement concret de l'analyse, dans le mot-à-mot de n'importe quelle séance, ce va et vient ne fait pas que reconstituer des événements passés; il ne se borne pas à raviver certains souvenirs. Il tisse aussi la trame de l'échange très singulier en quoi consiste une analyse. Il produit ce que Gribinski compare à une « langue intermédiaire » : « Nous exportons », précise-t-il, « vers l'enfance du patient, une histoire qu'il n'a pas vécue, dans une langue hésitante même si elle est fermement prononcée, une langue que personne ne parle en vérité, mais qu'il entend et dont il se saisit pour entrer en contact avec sa propre langue historique. Nous faisons à peu près ce que Champollion avait fait avant d'accéder aux hiéroglyphes, il s'était mis à parler une langue disparue, le copte, devenue ainsi une langue de l'après coup et qui n'ouvrait pas sur le sens des inscriptions hiéroglyphiques, mais sur leur suite. Ou, si l'on préfère, nous élaborons une langue « transitionnelle », presque au sens winnicottien, du moins si on accepte de maintenir et non de résoudre une indécision quant à savoir ce qui la constitue... »

Circulation, circulation d'une sorte de travail à une autre : voilà le travail analytique. Ses deux composantes s'articulent l'une à l'autre comme dans la description de Freud le *wirken* et le *zuströmen*: elles sont en coexistence, en coexistence essentielle. Elles fonctionnent l'une dans l'autre, et ne peuvent pas fonctionner l'une sans l'autre.

Les deux sortes de travail analytique vont l'une dans l'autre exactement comme les deux directions dans lesquelles se meut notre *seelische Tätigkeit*, notre activité animique : « Notre activité animique se meut, d'une manière très générale, dans deux directions de parcours opposés, soit à partir des pulsions, à travers le système *Ics*, vers le travail de pensée conscient, soit, sur incitation de l'extérieur, à travers le système du *Cs* et du *Pcs*, jusqu'aux investissements *ics* du moi et des objets. Ce second chemin doit, malgré le refoulement survenu, demeurer praticable, et il reste, jusqu'à un certain point, ouvert... »

La construction, dans ses esquisses, ses touches successives, ses fragments combinés, est tendue entre ces deux pôles. Nourrie, relancée sans cesse par la poussée du refoulé, elle va vers le travail de pensée conscient. Là, elle n'est toutefois qu'*Erwartungsvorstellung*, représentation d'attente consciente, *vermutung*, supposition, « qui attend examen, confirmation ou rejet », incitation de l'extérieur pointée non vers la seule connexion avec les mots mais vers les investissements inconscients du moi et des objets.

D'autres faits, alors, s'imposent à l'observation, demandant qu'on les examine.

### **La situation analytique : entre un moi et un ça.**

À mesure que s'enchaînent ces notes, ce qui s'y propose trouve de moins en moins à s'inscrire sur le plan auquel nous nous reportions au départ. Comme le Freud des premiers paragraphes de *Constructions...*, nous sommes d'abord partis de cette évidence : le travail analytique se déroule entre deux personnes. Un analysé, un analyste. Et sans l'ombre d'un doute, dans le monde tel que notre espèce humaine se le représente et s'y représente elle-même, c'est bien entre ces deux unités distinctes- ces deux « individus » - que se fait l'analyse, chacun y venant avec son corps, son sexe, son cerveau, son histoire, son identité civile ou psychologique et même, si l'on veut y accorder quelque importance, son appartenance à une classe sociale.

Mais tout de suite, sans que ce plan ne soit aboli ni dénié, nous avons été conduits à parler d'autre chose. Non plus d'une tâche partagée entre deux personnes, mais d'une interaction entre deux pôles. Deux instances. L'une où se poursuit sans cesse un deviner-construire; l'autre depuis laquelle fait retour un matériel qui laisse son empreinte sur la première. C'est comme si, de lui-même, l'effort pour représenter le travail analytique nous avait fait passer sur un autre plan. Ou dédoubler celui dont nous étions partis.

Ce nouveau plan n'est pas explicitement distingué dans *Constructions...* En revanche, on peut avancer qu'*Analyse avec fin et analyse sans fin* est écrit, entre autres ambitions, pour le cerner, pour en prendre la mesure et en estimer la portée. Freud, dans son lexique, en parle non comme d'un plan, mais comme d'une *situation* : la situation analytique. « La situation analytique consiste, écrit-il, en ce que nous nous allions au moi de la personne-objet pour soumettre les parties non maîtrisées de son ça, donc pour les intégrer dans la synthèse du moi. »

Le travail analytique ravive et fait percevoir une autre polarisation, un autre agencement. Agencement que Freud évoque en mots très saisissants dans la première page de *Psychologie des masses et analyse du moi*, page à la fois si limpide, si profonde, et toujours si mal connue.

Plutôt qu'entre deux personnes, le travail analytique s'exécute, en réalité, *auf zwei Schauplätzen*, sur deux lieux, deux scènes. Deux lieux ou scènes qui ne sont pas des métaphores.

Sur l'une de ces scènes, il n'y a pas « l'analyste ». Il y a une alliance, une union, une coalition. Coalition, non pas exactement de personnes, mais de moi(s), ce qui n'est pas la même chose.

Sur l'autre scène, il n'y a pas « l'analysé-avec-son-refoulé ». Il y le *ça*. *Ça*, pour Freud, veut dire: non seulement ce qui a été refoulé, rendu inconscient dans la perspective d'une durée individuelle, mais ce qui se conserve et se transmet comme inconscient dans une autre expérience - ou réalité - du temps, par-delà l'expérience de l'existence individuelle.

Moi, *ça*. Tout de suite après *Psychologie des masses...*, ce que Freud appelle depuis le début : « l'appareil de l'âme », cela ne se conçoit plus seulement comme conscient/inconscient; c'est aussi moi/*ça*. Conscient/inconscient, moi/*ça* : ce sont, pour Freud, les *termes* de la vie psychique telle que le travail analytique la lui fait progressivement connaître. Termes, au sens premier du mot : bornes, limites. Mais bornes jamais exactement fixées; limites jamais exactement définies.

Il est sans doute légitime d'affirmer que Freud a proposé dans son oeuvre deux modèles de l'appareil de l'âme. Mais il serait faux de soutenir que le second a remplacé le premier, le rendant ainsi périmé, caduc. Au contraire, l'un et l'autre sont en coexistence, en continuité; ils se rapportent à une même réalité. Et cette coexistence n'est nullement un a priori théorique. À une époque où il échangeait avec Ferenczi sur un sujet très voisin de celui qui nous intéresse maintenant, il lui écrivit ces deux phrases qui, je crois, exposent avec beaucoup de justesse la place qu'il accordait à la théorie dans son entreprise : « J'estime qu'on ne doit pas faire de théories. Elles doivent tomber à l'improviste dans votre maison, comme un étranger qu'on n'avait pas invité. »

On dira que Freud s'est toujours montré fort accueillant envers ces étrangers, qu'il a laissé entrer sans arrêt dans sa maison des théories, beaucoup de théories. Il n'empêche que la continuité qui s'établit entre les quatre termes freudiens de la vie psychique n'est pas le fruit d'une thèse ou d'un arrangement spéculatif. Pour emprunter au Proust du *Temps retrouvé* : ces quatre termes ne sont pas « des idées formées par l'intelligence pure, n'ayant qu'une vérité logique, une vérité possible, et dont l'élection est arbitraire »; ils procèdent tout au contraire de ce que Proust évoque dans ce même passage comme une rencontre violente avec une nouveauté opaque qui, en deçà de toute idée ou signification préexistante, *force* à penser; ils reflètent ce qui s'actualise dans la réalité du travail analytique et que Freud exprime ainsi dans *Malaise dans la civilisation* : un changement de *Standpunkt*, de point de vue ou, plus littéralement : de point où l'on se tient. Un passage donc, passage du point de vue des deux individus à celui des deux scènes et vice-versa. Ou encore : une circulation. Circulation, l'un dans l'autre, du temps de l'inconscient et de celui de l'expérience individuelle consciente.

Nous gardons en mémoire la description du travail analytique telle qu'elle apparaît dans *Constructions...* : ...deviner-construire un fragment et le communiquer; à l'aide du matériel qui afflue alors depuis le refoulé, deviner-construire un autre fragment et le communiquer; et ainsi de suite; travail toujours préliminaire...

Maintenant, voici comment le même travail est représenté dans *Analyse avec fin...* : « Notre effort thérapeutique oscille constamment entre un petit fragment d'analyse du *ça* et un petit fragment d'analyse du moi. Dans l'un des cas, nous voulons rendre conscient quelque chose du *ça*, dans l'autre corriger quelque chose dans le moi. »

Étonnante symétrie : même va et vient, même alternance, même interaction.



Et tout aussi frappante asymétrie, illustrée dans ce qui s'ajoute tout de suite après : « L'effet thérapeutique est lié à la *Bewusstmachung*, à l'acte de rendre conscient ce qui dans le ça est, au sens le plus large, refoulé; nous préparons la voie à cet acte qui rend conscient par des constructions et des interprétations, mais nous n'avons interprété que pour nous tant que le moi reste attaché aux défenses antérieures. [...] Le fait décisif est en effet que les mécanismes de défense opposés aux dangers d'autrefois font retour dans la cure en tant que résistances. »

De nouveau, la résistance. À n'en pas douter, c'est la même que celle à partir de laquelle Freud élabore sa conception du travail du rêve et le modèle d'appareil psychique qui s'y associe. La même, mais abordée d'un autre point de vue. Point de vue lui aussi très ancien, effleuré furtivement dès l'époque de la correspondance avec Fliess et des premiers textes sur la psychopathologie des névroses, occupé de façon plus stable depuis *Pour introduire le narcissisme*, et repris maintenant dans *Analyse avec fin...*, par un emprunt - très subtil et très nuancé - au livre de sa fille Anna, *Le moi et les mécanismes de défense*.

Ce point de vue s'est imposé au fil du temps par l'insistance d'un fait aussi familier que déroutant. Un fait qu'en 1912 déjà, dans un court essai intitulé *La dynamique de la cure*, Freud schématisait ainsi : « Lors de tout premiers débuts de la psychanalyse, nous avons, en considérant les choses d'un point de vue intellectuel, attribué une grande valeur à faire savoir au patient ce qu'il avait oublié. Ce faisant, nous ne distinguons presque plus, à ce sujet, ses savoirs des nôtres. Lorsque nous parvenions parfois à recueillir de la bouche de tierces personnes certains renseignements sur les traumatismes infantiles oubliés, nous nous hâtons de transmettre ces informations au patient avec preuves à l'appui, certains ainsi de mettre rapidement fin à la névrose et au traitement. Le succès escompté ne se réalisa point et ce fut pour nous une cruelle déception! [...] Il fallut se résoudre à ne plus attribuer au savoir comme tel la signification qu'on lui attribuait avant et à mettre l'accent sur les résistances qui avaient causé le non-savoir et qui maintenant encore étaient prêtes à défendre ce non-savoir. »

Il fallut se résoudre à reconnaître que dans le travail analytique, *wissen*, savoir, ne coïncide pas avec *bewusstmachen*, rendre conscient, l'acte de rendre conscient. L'un et l'autre sont même, en un sens, diamétralement opposés. Le travail analytique, dont le but est bien de rendre conscient, se déroule sans doute à même des savoirs qui se constituent, se formulent et se communiquent, mais ces savoirs, aussi paradoxal que cela puisse être, servent les forces qui s'opposent à l'acte de rendre conscient.

Plus étrange encore : c'est dans l'expérience de ce paradoxe que les protagonistes de l'analyse prennent « connaissance » de l'existence de ce que Freud appelle le moi. Le moi s'y manifeste, spontanément, comme lieu de la résistance, voire comme la résistance elle-même.

Mais pourquoi est-ce ainsi?

C'est ainsi, répond Freud, parce que le moi est fait du paradoxe même en lequel il se manifeste dans le travail analytique. C'est ainsi parce que le développement du moi, sa formation et sa solidification produisent en réalité une *Veränderung*, une transformation, un changement, une altération de lui-même. En français, ce dernier terme d'altération exprime une ambiguïté qui, en soi, épouse assez bien ce que Freud veut maintenant mettre en évidence : d'une part la simple modification mais aussi, simultanément, ce qui tendrait vers la déformation, la dégradation, souvent peu sensible - comme on dit de la couleur qu'elle s'altère sous l'action de la lumière.

Qu'est-ce qu'un moi? se demande-t-il, une fois encore, dans *Analyse avec fin...* C'est un terme de la vie psychique. C'est le terme de la vie psychique qui, par toutes sortes de moyens, « fait

l'intermédiaire » entre le monde (extérieur) et ce qu'il appelle maintenant le ça. Par toutes sortes de moyens, mais en se rapportant toujours, et quelle que soit la modalité, à la fonction générale de la perception.

Alors il laisse entrer, oserais-je dire, la théorie suivante dans sa maison : pendant un temps (appelons ce temps *l'infantile*), le moi ne peut remplir cette tâche qu'en penchant, d'une certaine manière, du côté du ça. Toutes les perceptions, d'où qu'elles lui parviennent, il les traite selon la modalité du principe de plaisir. Toutes les perceptions et ce qui en procède, nommément les représentations, puisque « les représentations sont issues des perceptions, elles en sont des répétitions » (*La négation*). À ce stade, le moi satisfait à sa tâche en « protégeant le ça contre les dangers et les déplaisirs du monde extérieur ».

Et Freud poursuit : « Si, au cours de cet effort, le moi apprend à se mettre en position défensive contre le ça également, et à en traiter les revendications pulsionnelles comme des dangers extérieurs, cela se produit, au moins en partie, parce qu'il comprend que la satisfaction pulsionnelle conduirait à des conflits avec le monde extérieur. Le moi s'habitue alors à déplacer le théâtre du combat de l'extérieur vers l'intérieur, à maîtriser le danger intérieur avant qu'il ne soit devenu extérieur, et le plus souvent il a sans doute raison d'agir ainsi. Pendant ce combat sur deux fronts, le moi utilise différents procédés. [...] Nous appelons ces procédés : mécanismes de défense. »

Dans ce curieux combat sur deux fronts, le moi, au temps dit de l'infantile, s'actualise dans ces mécanismes. Et il a sans doute raison. Le paradoxe du moi qui ensuite se développe, c'est qu'il ne se développe pas exactement dans la direction de la maturité. Il croît et se solidifie, il gagne en amplitude et en importance, mais en continuant de pencher du côté de l'infantile, de sa parenté « congénitale » avec le ça. Dans cette part de lui-même, sur les axes de la mémoire et d'une certaine modalité de l'identification, et même jusque dans ses inscriptions conscientes et préconscientes, le moi, indique Freud, reste « accroché » à ces mécanismes de défense, et surtout à la contrainte « tendancieuse » du principe de plaisir qui les régit. « Le moi développé de l'adulte [...] partage le destin de tant d'institutions qui cherchent à se maintenir au-delà du temps où elles étaient utiles [...]; il continue à se défendre contre des dangers qui n'existent plus dans la réalité, il se trouve même poussé à aller chercher ces situations dans la réalité qui peuvent plus ou moins remplacer le danger d'origine, afin de pouvoir justifier à leur contact son attachement aux modes de réaction habituels. »

Voilà ce que donne à observer le travail analytique : il y a du ça dans le moi, de l'infantile dans l'adulte; il y a, si absurde que cela puisse sembler, de l'inconscient dans le conscient, de la résistance à l'acte de rendre conscient dans le langage et le savoir conscients, résistance vouée à son propre maintien. C'est en cela que le développement du moi se révèle être, en réalité, une *Ichveränderung*, une altération du moi. Dans le mot *Veränderung*, il y a l'adjectif *ander*, autre. Dans cet état du moi dont nous parlons, le moi, pourtant conscient en un sens, est autre à lui-même : étranger à sa situation d'intermédiaire, étranger au devenir-conscient. La rencontre de l'autre en analyse, c'est d'abord ainsi qu'elle a lieu.

### **Une alliance de moi « altérés » et de moi « normaux fictifs »**

Pendant très longtemps, quand il parle dans ses écrits techniques de l'alliance de moi(s) qui sous-tend le travail analytique, Freud ne se soucie pas de distinguer entre une alliance de moi(s) altérés (solides, fixes), et un autre genre d'alliance. Pendant très longtemps, Freud ne tient compte

que de l'alliance de moi(s) telle qu'elle se manifeste dans le transfert. Mais le transfert, qui peut certainement être considéré comme le moteur et le terrain de l'analyse, est sans contredit une alliance de moi(s) altérés. Une alliance de moi(s) développés, mais développés sous l'égide de l'infantile. Les psychanalystes le constatent à tout moment de leur pratique : le transfert est une alliance - ou une lutte - de moi(s) infantiles.

*Analyse avec fin...* est sans doute le premier de ses textes où Freud porte explicitement attention à un autre type d'alliance, une alliance qui, comme il l'énonce, « garantit au travail analytique une inébranlable fidélité. » Cette alliance ne s'établit pas avec le moi développé-infantile, mais avec *einem fiktiven Normal-Ich*, un moi-normal fictif : « Le moi avec lequel nous pouvons conclure un tel pacte doit être un moi normal. Mais un tel moi normal est, comme la normalité en général, une fiction idéale. Le moi anormal, inutilisable pour nos intentions n'en est malheureusement pas une. »

Lire sous la plume de Freud que l'exercice de la psychanalyse se fonde sur un pacte avec une fiction a de quoi laisser perplexe. C'est que sa pensée, comme c'est toujours le cas, s'oriente une fois encore vers une nouvelle issue.

*Analyse avec fin...* nous mène à concevoir que la situation analytique se reporte à l'état double - au dédoublement - du moi. À partir d'un premier puis d'un deuxième plan, la figuration du travail analytique se trouve ici transposée sur un troisième.

Moi-normal fictif : cette expression, très étroitement associée au problème général qu'examine *Analyse avec fin...*, ne trouve à se définir qu'en regard de l'*Ichveränderung* : « L'action des défenses dans le moi, nous pouvons bien la qualifier de « modification du moi », si nous entendons par là l'écart par rapport à un moi-normal fictif, qui garantit au travail analytique l'inébranlable fidélité d'un allié. »

On le notera : ce moi-normal fictif n'a rien en commun avec ce que Freud dénomme ailleurs l'idéal du moi, encore moins avec l'état hypothétique d'inflation narcissique postulé, en d'assez rares occasions, sous le terme de moi idéal. Mais il n'est pas évoqué pour autant comme une chimère. Au contraire. Ce moi-normal fictif est ce dont le moi *s'écarte* dans la part de lui-même où il se développe et se solidifie.

C'est le moi tel qu'il serait s'il pouvait se manifester dans une adéquation exacte et exclusive avec sa fonction et sa situation d'intermédiaire entre le ça et le monde. Ce qui n'est, dans les faits, jamais le cas. C'est le moi tel que, dans *Le moi et le ça*, Freud le situe, non à son origine, mais en son noyau :

« Nous voyons le moi partir de la perception comme de son noyau [...] la perception joue pour le moi le rôle qui, dans le ça, échoit à la pulsion. » C'est le moi nucléaire, non pas noyau dur, mais zone fissile de la vie psychique, acte incessant de « différenciation sous l'influence directe du monde extérieur par l'intermédiaire du système perception-conscience. » C'est le noyau du moi tel qu'il est tributaire, non de la fixité, mais de la fluidité de la perception dans la conscience; pour ainsi dire : l'état fluide du moi.

Si ce moi fluide se conçoit et se définit par son rapport à la perception, est-ce à dire que le moi solide, le moi altéré, est quant à lui coupé de la perception? En aucune façon. Le moi solide n'est pas moins en rapport avec la perception que le moi fluide. Mais le rapport, dans les deux cas, est différent.

Cette question - comme, du reste, la conception complexe mais implicite de la perception à laquelle Freud se réfère partout dans ses écrits sans jamais l'élaborer - est de celles qui nourrissent depuis longtemps la réflexion des philosophes et des théoriciens de la métapsychologie. Aussi serai-je peut-être taxé de grande légèreté à me suffire maintenant, pour en illustrer l'aspect le plus simple, de quelques remarques spontanées de Giacometti. Toutefois, mes ambitions ne dépassent pas celles du praticien de la psychanalyse. Les contrôleurs du discours métapsychologique et les apparatus de la philosophie académique jugeront peut-être de leur devoir de répudier ce qui va suivre. Je leur laisse le champ libre. Ce que je présente ici ne vise à rien d'autre qu'à faire sentir, qu'à donner à penser. Et je serais satisfait si je pouvais rendre compte de mon travail d'analyste avec des termes aussi honnêtes, aussi simples et aussi précis que ceux que Giacometti employait pour parler de son art.

Je trouve ces propos dans un entretien avec David Sylvester, qui avait été reproduit dans le catalogue d'une exposition posthume de dessins tenue à Paris en 1975, à la galerie Claude Bernard. Sylvester interrogeait Giacometti sur la ressemblance. Il lui disait en substance : vous soutenez que tout ce que vous voulez faire, c'est de copier ce que vous voyez et que ce qui compte pour vous, c'est la ressemblance. Pourtant, quand on regarde ce que vous faites dans vos dessins et vos peintures, et plus encore dans vos sculptures, on ne sent pas vraiment que la ressemblance est votre but.

Giacometti répondit par une sorte de spirale, où l'ordre n'est pas immédiatement apparent. « Quand Rodin faisait une tête, commença-t-il par dire, il prenait d'abord les mesures. Il ne faisait pas une tête telle que lui la voyait, dans l'espace, à une certaine distance, comme si je vous regarde, moi étant ici, et vous là. Il faisait l'équivalent exact de ce volume dans l'espace. Donc, au fond, Rodin sculptait, non la vision qu'il avait d'une tête, mais un concept de la tête. Il savait que la tête est ronde, avant de la commencer. Il sculptait son savoir de la tête. Et alors il faisait un volume dans l'espace, tel qu'au fond il ne le voyait jamais instinctivement. Parce que dans la vie, je n'ai pas l'idée de me lever et de tourner autour de vous. Et d'ailleurs, si je tourne autour de vous, je ne vois jamais qu'un côté. Si je ne savais pas que votre crâne a une profondeur, je ne pourrais pas la deviner. Donc, si je faisais exactement la perception que j'ai de vous, en sculpture, je ferais une tête assez plate, à peine modulée, qui serait beaucoup plus proche d'une sculpture des Cyclades que d'une sculpture de Rodin, qui a l'air vrai. Je crois qu'on s'est fait une telle idée, une telle habitude de la tête, qu'elle est complètement coupée de la vision qu'on a réellement d'une tête. C'est pour ça que pour moi, c'est devenu presque impossible de faire une tête d'après nature. Je ne comprends même pas comment on peut faire une tête grandeur nature.

« [...] Mon père faisait des portraits grandeur nature. S'il faisait des pommes sur une table, même si elles étaient à trois mètres, il les faisait grandeur nature. Et moi, j'ai dessiné une fois dans son atelier - j'avais 18 ou 19 ans - des poires qui étaient sur une table, à la distance normale d'une nature morte. Et les poires devenaient toujours minuscules. Je recommençais, elles redevenaient toujours exactement de la même taille. Mon père, agacé, a dit : « Mais commence à les faire comme elles sont, comme tu les vois ! » Et il les a corrigées. J'ai essayé de les faire comme ça et puis, malgré moi, j'ai gommé et elles sont redevenues de la même taille que les premières.

[...] Quand je suis au café, je regarde les gens passer sur le trottoir d'en face, je les vois très petits, comme de toutes petites figurines. Il m'est impossible de m'imaginer qu'elles sont grandeur nature. Elles ne deviennent que des apparences, à cette distance. Si la même personne s'approche, elle devient une autre... »

« Mon père, agacé, a dit : « Mais commence à faire ces poires comme elles sont, comme tu les vois! » J'ai essayé de les faire comme ça et puis, malgré moi, j'ai gommé et elles sont redevenues de la même taille que les premières. »

## Deux rapports à la perception, irréductibles l'un à l'autre

Giacometti conteste-t-il le rapport à la vision auquel son père l'intime de se rallier? Met-il en doute l'exactitude de cette perception? Non. Pas plus qu'il ne récuse la précision et la justesse des têtes de Rodin. Je crois même que Giacometti, à l'encontre de ce qu'il affirme, a toujours compris mieux que quiconque la « grandeur nature ». Il a su très tôt - bien avant qu'il accorde des entretiens - que pour notre perception naturelle, subjective, la cohérence et la véracité des choses vues ou entendues ne découlent pas directement de la *vision* ou de l'*audition* qu'on en a (de ce qu'on voit ou entend « instinctivement », pour rester fidèle à son vocabulaire), mais d'une « mesure » qui ordonne entre elles les représentations que nous nous donnons des choses.

Giacometti ne condamne pas cette mesure. Il admet volontiers que la solidité de ce qu'il perçoit en dépend; il reconnaît qu'un lilliputien marchant sur le trottoir d'en face, la minceur anguleuse d'une tête, la masse opaque d'un regard ou la prosodie d'une langue inconnue, saisis dans l'éclair, sont des « apparences ». Mais il affirme aussi que la grandeur nature, la perception solide, ce n'est pas tout ce que l'on voit, ni tout ce que l'on entend ou que l'on sent; plus encore : que cette perception naturelle, dans sa solidité même, ne cesse de s'opposer à une autre perception, hors mesure, des choses. Perception que nous n'expérimentons jamais totalement ni directement dans notre existence subjective, mais dont le déroulement, les effets et les traces, sont néanmoins bien réels, irrépressibles, et influent à chaque instant sur la vie psychique.

Pour des raisons que je n'ai ni les moyens, ni l'intention d'examiner ici, il semble que l'art de Giacometti ait d'emblée tendu, non pas à nous confirmer dans notre représentation mesurée des choses, mais à raviver pour notre conscience la perception « sans savoir » dont nous sommes exilés. Ou plutôt: je feuillette à nouveau le catalogue de l'exposition de 1975 et je constate une fois encore que chaque dessin ne se referme pas sur la chose qu'il représente (vase de fleurs, chaise et table, femme assise, trois-mâts à quai...). Chaque dessin est comme un fragment d'une unique et incessante construction non seulement vouée à représenter fixement un monde ou une histoire, mais ouverte aussi à la vivacité de ce qu'il y a d'ignoré dans notre perception du monde et de l'histoire. Cependant, les dessins de Giacometti ne prennent parti ni pour l'un ni pour l'autre des rapports que nous entretenons avec la perception du monde. Ils se font dans l'écart qui sépare l'un de l'autre.

« Correction du moi » dans le travail analytique. Cela signifie-t-il que l'analyste, avec ses savoirs, ses valeurs, ses convictions, ses opinions, ses préjugés, ses orientations théoriques, se prend lui-même comme la référence à partir de laquelle le moi résistant du patient est constamment réformé, rectifié, guidé vers la *Bewusstmachung*, l'acte de rendre conscient? Nul doute que l'analyste, avec tout ce qui compose ce qu'on pourrait appeler sa subjectivité, est très lourdement présent dans la rencontre avec son patient; nul doute que cette présence a un grand impact, certes utile, sur tout ce qui s'ensuit, les propos tenus par les deux protagonistes, les sens dont on convient, les affects qui surgissent, les conflits et les malentendus qui se dénouent ou qui persistent.

Toutefois, *Analyse avec fin...* est écrit pour faire apparaître autre chose. D'abord : que l'analyste - ou son moi, si l'on pouvait s'exprimer ainsi - n'est nullement un point de référence.

Mais aussi : que le travail analytique ne s'effectue pas seulement dans la rencontre que nous venons de décrire. Qu'il se déroule surtout dans le passage de ce plan à un autre. Un autre plan où la vie psychique est - pour reprendre le titre de l'une des *Nouvelles conférences...* - « décomposée » en ses termes. Un plan où ce sont les moi(s) qui se rencontrent et s'allient.

Bien plus, cet autre plan se décompose à son tour. Car le travail analytique ne procède pas seulement d'une alliance de moi développés-infantiles, comme c'est le cas pour le transfert, mais d'une alliance de moi(s) « tels qu'ils partent de la perception comme de leur noyau ». C'est là, dans le passage entre ces deux types d'alliance, dans l'écart entre ces deux états du moi, que se fonde ce que Freud appelle « la situation analytique ».

« Corriger quelque chose dans le moi » est un travail qui, à tout instant, intéresse aussi bien le moi de l'analyste que celui de l'analysant. Cela n'implique aucune « technique » psychanalytique nouvelle, rien qui n'ait déjà été décrit. Cela signifie seulement rallier et maintenir le moi dans la situation analytique : dans cette mise en regard des deux modes de perception, dans cette zone d'échange entre le deviner et le refoulé où se succèdent les « petits fragments d'analyse du ça », où s'élabore la langue intermédiaire de la construction.

Rappelons la formule qui, dans *Analyse avec fin...*, définit la situation analytique : « La situation analytique consiste en ce que nous nous allions au moi de la personne-objet pour soumettre les parties non maîtrisées de son ça, donc pour les intégrer dans la synthèse du moi. »

Si l'on en croit Ernest Jones, c'est le 25 décembre 1937, un ou deux jours à peine après avoir terminé *Constructions dans l'analyse*, que Freud rédige les quelques pages d'un texte qui restera inachevé et ne sera publié qu'après sa mort. Ce texte plus que fameux a pour titre *Le clivage du moi dans le processus de défense*. Nous ne pouvons que spéculer sur les motifs de cet ultime projet. Mais il est un fait qui, à mes yeux du moins, soulève peu de doutes : ces pages à propos d'une *Ichspaltung* ménagent une issue - une de plus - dans la description du travail analytique. Issue déjà préparée dans *Analyse avec fin...*; la mise au jour de l'*Ichspaltung* survient et s'énonce en effet sur le même axe que celle de l'*Ichveränderung* : l'axe du processus de défense.

Au point nodal de *Le clivage du moi...*, on trouve ces lignes : « Dans la défense, le succès est atteint au prix d'un déchirure dans le moi, déchirure qui ne guérira jamais plus, mais grandira avec le temps. Les deux réactions au conflit, réactions opposées, se maintiennent comme noyau d'un clivage du moi. L'ensemble du processus ne nous paraît si étrange que parce que nous considérons la synthèse des processus du moi comme allant de soi. Mais là, nous avons manifestement tort. »

« Nous avons manifestement tort [de considérer] la synthèse des processus du moi comme allant de soi. »

L'erreur serait de penser que la construction, à quoi correspond point par point, fragment par fragment, le travail analytique, n'opère qu'à même les significations qu'elle offre à intégrer du côté développé, synthétique, du moi. Elle serait de méconnaître que le « deviner » résultant de la situation analytique est d'abord une *Erwartungsvorstellung*, une représentation d'attente. Une *Vermutung*, une supposition fluide et instable, tournée aussi vers une perception effective dont nous sommes exilés. Une figuration vive dont la validité analytique ne se confirme - c'est ce qu'expose la dernière partie de *Constructions...* - que dans sa capacité à raviver, comme dans l'hallucination et le rêve, les traces d'une perception « sans savoir », et qui ne se connaît pas : traces de choses « perçues », dit Freud, « en un temps où l'on ne savait pas ».

L'erreur serait de concevoir que le travail analytique ne suit que l'une des deux directions dans lesquelles se meut l'activité psychique, à partir des pulsions, à travers le système *Ics*, vers le travail de pensée conscient. Elle serait d'ignorer le second chemin, « qui doit rester ouvert », celui qui, sur incitation de l'extérieur, à travers le système du *Cs* et du *Pcs*, va « jusqu'aux investissements *ics* du moi et des objets. » Elle serait d'oublier que les traces à même lesquelles se constituent ces investissements *ics* ne procèdent nullement de la perception mesurée, mais bien plutôt de l'autre perception, hors mesure, que nous avons des choses.

L'erreur serait de négliger ce qui s'impose dans l'oeuvre de Freud comme une évidence de plus en plus nette, jusqu'à s'inscrire en toutes lettres dans les dernières lignes de *La décomposition de la personnalité psychique* : le but du travail analytique est d'élargir le champ de la perception. Ce qui veut dire : raviver les deux rapports que le moi entretient avec la perception; les confronter l'un à l'autre; les remettre en circulation l'un dans l'autre. Pour que « du moi advienne là où était du ça » selon la formule célèbre (et si controversée dans sa traduction française), il faut que le moi altéré, le moi penchant du côté du ça, soit connecté à nouveau avec « l'extrémité perceptuelle de l'appareil animique ». Il faut que les représentations que le moi solide tient pour siennes soient sans cesse risquées, remises en mouvement, par de « petites incursions tâtonnantes », dans l'écart qui sépare les deux rapports que nous entretenons avec la perception, et abandonnées s'il y a lieu au profit de ce que le réel, le nouveau, impose.

Le psychique n'est vivant, ouvert au nouveau, que dans ce risque perpétuel des représentations que le moi tend à s'appropriier par ailleurs, du côté fixe de lui-même. C'est à ce risque que Freud, dans son propre lexique, donne le nom de jugement.

Jean Imbeault  
4606, Marcil  
Montréal  
Qc H4A 3A1  
[jimbeault@videotron.ca](mailto:jimbeault@videotron.ca)

---

## Notes

- 1 :Je remercie vivement Ghyslain Charron pour sa disponibilité et sa grande générosité dans les échanges.
- 2 Ce texte est l'aversion modifiée d'une conférence donnée à la Société Psychanalytique de Montréal, 1999.